

Après l'inscription de la coupe de Nestor : disposition du texte et formes de transtextualité dans les épigrammes de l'époque archaïque en Grande Grèce et Sicile

FRANCESCA DELL'ORO

Klassisch-Philologisches Seminar, Universität Zürich

Après l'inscription de la coupe de Nestor¹ (*CEG* 454)

L'épigramme inscrite sur la coupe de Nestor (Pithécusses, env. 735-720 av. J.-C.²), qui depuis sa première publication en 1955 (Buchner-Russo, 1955) n'a cessé de susciter le débat autant sur ses possibles interprétations que sur leurs implications³, est notre point de départ pour enquêter sur certaines inscriptions métriques de l'âge archaïque provenant du milieu colonial de l'Italie

1. Cet article représente une réélaboration d'une conférence tenue au Centre d'études homériques de Grenoble le 15 mai 2009 («ΕΠΙΓΡΑΜΜΑΤΑ. Le rôle de la tradition épique dans les inscriptions métriques des âges archaïque et classique en Grande Grèce et Sicile») et d'une intervention dans le cadre du Comparative Philology Graduate Seminar «Metre in Indo-European» tenue le 29 novembre 2011 à Oxford («Some Metrical Problems in an Archaic Greek Dedication from the Region of Sybaris [*CEG* 394]»). Nous remercions pour ces invitations respectivement Fr. Létoublon et Andreas Willi et tous ceux qui ont participé à la discussion. J'adresse également mes remerciements à Camille Semenzato, pour sa relecture et à Renato Arena pour l'autorisation de publier des images tirées de ses articles.
2. Voir Bartoněk-Buchner (1995, p. 147).

3. La bibliographie est très ample. Dans Vox (1993) on peut trouver la bibliographie jusqu'à novembre 1991. Pour un résumé des principales interprétations qui ont été données jusqu'à la fin des années quatre-vingt-dix, voir l'état de la question présenté par Lambolley (2001). Pour une discussion très précise des problèmes – que l'on soit d'accord avec les résultats de l'auteur ou pas – voir Pavese (1996). Dans la récente contribution de von Möllendorff (2011) on trouvera, outre une mise à jour de la bibliographie, une synthèse des interprétations divisées entre minimalistes et maximalistes.

du Sud et de la Sicile. Ces épigrammes fournissent l'occasion de chercher à répondre, bien que pour un âge plus récent, à des questions semblables à certaines que l'inscription de la coupe de Nestor nous pose, notamment :

1) la disposition d'un texte métrique dans l'espace d'un objet concret (par exemple un cotyle ou une stèle) et la présence éventuelle de la ponctuation ;

2) le rapport intertextuel⁴ des inscriptions métriques avec la tradition littéraire⁵ ;

3) la tension entre exigences concrètes ou architextuelles (par exemple le fait de citer le nom de la personne qui fait une dédicace ou de nommer la divinité à laquelle on fait une dédicace) et recherche esthétique dans l'inscription.

Avant d'entrer dans les détails de l'analyse, nous présentons dans un premier temps le texte gravé sur la coupe de Nestor (en laissant la lacune à la première ligne) et les problématiques qui nous concernent ici :

CEG 454 = IGDGG I : 2 = IGASMG III : 2

Νέστορος : ἔ[. .]⁶ : εὔποτ[ον] : ποτέριον |
 ἠὸς δ' ἄν τὸδε πίεσι : ποτερί[ο] : αὐτίκα κῆνον |
 ἡμέρος χαίρει : καλλιστε[φά]γο : Ἀφροδίτες⁷

4. Dans cette contribution nous utilisons le terme « intertextualité » en suivant un usage qui s'est récemment affirmé aussi dans l'étude des rapports entre attestations épigraphiques et tradition(s) littéraire(s) (voir par exemple Hackstein 2010). Au cours du dernier demi-siècle, le terme « intertextualité » a été décliné de manière très différente et selon de nombreuses acceptions. Nous faisons référence ici, en particulier, à la systématisation de la transtextualité mise en place par Genette (1982). Dans la présente contribution, nous utilisons et adaptons le terme « intertextualité » pour indiquer toute forme de relation entre une inscription métrique et la tradition poétique (de la citation à la traduction/adaptation d'un dialecte à l'autre jusqu'à l'attestation d'une tradition indépendante), et nous utilisons et adaptons le terme « architextualité » pour indiquer tout rapport entre les textes épigraphiques eux-mêmes en tant qu'appartenant à une même typologie (par exemple celle de l'épigramme de dédicace ; voir le point 3). Il faut remarquer que – mis à part les problèmes de terminologie – les rapports entre inscriptions métriques et tradition(s) littéraire(s) sont, à notre sens, loin de pouvoir être définis avec certitude.

5. Bien que les inscriptions métriques soient elles aussi des textes littéraires, nous adoptons ici pour des raisons pratiques la distinction courante entre « texte épigraphique » (c'est-à-dire attesté directement par les inscriptions) et « texte littéraire » (c'est-à-dire attesté indirectement par la tradition manuscrite et par les papyrus).

6. Pavese (1996, p. 3 et 7) a montré comment la découverte depuis la première restauration de la coupe, d'un nouveau tesson appartenant à la même coupe et qui malheureusement n'a pas été bien placé dans le dessin de l'inscription (voir les figures 1, 2 et 3, table 2 dans l'article cité), invalide la plupart des propositions d'intégration pour la première lacune (p. 8). Avec ce tesson l'espace pour l'intégration se réduit d'un peu plus de 2 mm. Parmi les intégrations qui ont été suggérées, celles qui restent possibles par rapport à l'espace sont, selon Pavese : ἔ[ν τ], ἔ[το], ἔ[στ] et ἔ[μ]. Pavese préfère cette dernière lecture, suivi par Bartoněk et Buchner (1995, p. 148-149, 150-151 et 153).

7. Même d'un point de vue esthétique, l'épigramme est très intéressante. La centralité du moment symptomatique est efficacement soulignée par la présence d'une figure étymologique

De Nestor [...] coupe au bon breuvage. Qui boira à cette coupe sera aussitôt saisi du désir d'Aphrodite à la belle couronne⁸.

L'inscription a été gravée très soigneusement après la cuisson et elle a été écrite de droite à gauche en trois lignes sur la paroi de la cotyle (ou skyphos)⁹. On peut clairement observer l'ordre stichique des vers, c'est-à-dire que chaque vers est disposé sur une seule ligne (fig. 1).

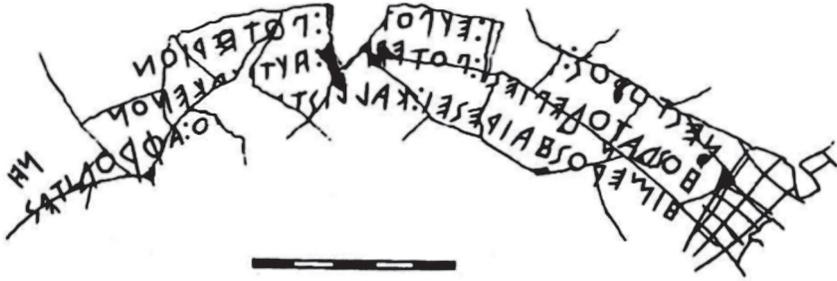


Fig. 1 – Épigramme de la coupe de Nestor
(de Pavese 1996, tab. 2, fig. 1).

Pour la première ligne, les intégrations ἐ[το]ι (Νέστορος ἦ τοι εὖποτον ποτήριον «il y avait, on le sait, la coupe de Nestor»)¹⁰, ἐ[μι] (Νέστορός εἰμι εὖποτον ποτήριον «je suis la coupe de Nestor»)¹¹, ἐ[ν τ]ι (Νέστορος ἦν τι εὖποτον ποτήριον «il y avait une coupe de Nestor»)¹², ἐ[στ]ι (Νέστορός ἐστι εὖποτον ποτήριον «la coupe de Nestor est au bon breuvage»)¹³, qui sont celles que Pavese a jugées acceptables sur la base de la largeur de la

centrée sur différentes réalisations de la racine i.e. pour «boire», *peh₃- : εὖποτ[ov] : ποτέριον au premier vers et πίεσι : ποτέρι[ο] au deuxième. Les mêmes mots offrent aussi des allitérations, comme plus loin la présence des aspirations : βός au début du premier hexamètre et βήμερος suivi tout de suite par βαίρῃσει au début du deuxième. Le lien αὐτίκα κῆνον à la fin du deuxième vers est aussi allitérant. Après la protase, la proposition principale s'étend avec un enjambement entre le premier et le deuxième hexamètre (αὐτίκα κῆνον / βήμερος βαίρῃσει), entre le complément d'objet et le sujet de l'action, en créant une tension entre les deux vers. L'usage de l'enjambement avec une finalité explicitement esthétique, comme ici, n'est pas très fréquent dans les inscriptions métriques et témoigne d'une grande sensibilité pour les aspects formels du texte.

8. Adaptation de la traduction de Dubois (*IGDGG I* : 2).

9. Dans la bibliographie sur la coupe on trouve les deux dénominations.

10. Hommel dans Schadewaldt (1959, p. 414, n. 1).

11. Voir Pavese (1996, p. 4-8).

12. Voir Page (1956, p. 96). Plus exactement Page avait suggéré ἐ[ν : τ]ι avec *colon*. Même s'il y avait assez de place pour le colon, il serait étonnant d'avoir un colon avant l'enclitique. Voir plus loin.

13. Voir Watkins (1976, p. 39-40).

lacune¹⁴, sont toutes compatibles avec l'anaclisis du premier monomètre iambique dans un choriambe (- ∪ ∪ -). La première ligne peut donc être considérée comme métrique (trimètre iambique) de même que les deux lignes qui suivent (hexamètres)¹⁵.

Outre la subdivision en lignes, l'inscription présente aussi une ponctuation, qui sépare les « mots¹⁶ » (Νέστορος, εὐποτ[ον], ποτέριον, ποτερί[ο], καλλιστε[φά]γο et Ἀφροδίτες) ou des groupes des mots : d'une part la proposition subordonnée *hòs δ' ἄν τῷδε πίεσι*, d'autre part *αὐτίκα κῆνον* et *ἡμέρος χαίρῃσει*. L'hypothèse de West¹⁷, que le graveur ait séparé les mots dans le pentamètre, sans ensuite respecter ce même critère dans les hexamètres, n'explique ni la raison pour laquelle le graveur a mis le colon aussitôt après la proposition subordonnée ni pourquoi *αὐτίκα κῆνον* et *ἡμέρος χαίρῃσει* ont à être considérés comme « Wortgruppen ». Il semble difficile d'admettre des fautes, parce que même si l'on pouvait éventuellement justifier un oubli entre *αὐτίκα* et *κῆνον* et entre *ἡμέρος* et *χαίρῃσει*, le graveur aurait dans ce cas aussi oublié un point entre les mots de la proposition subordonnée. L'hypothèse d'une division en *cola* métriques¹⁸ n'est pas non plus applicable au texte dans son ensemble, surtout pour le pentamètre initial. Il faut admettre que les critères de réalisation de la ponctuation nous échappent. De toute façon, l'hypothèse d'une subdivision basée sur des critères mixtes prosodiques (ou suprasegmentaux) et syntaxiques nous semble probable¹⁹.

Si on lit la première ligne comme une déclaration de propriété selon la formule usuelle avec le verbe être à la première personne du singulier et le génitif du propriétaire (Νέστορος : ἐ[μι] : εὐποτ[ον] : ποτέριον· « Je suis la coupe au bon breuvage de Nestor »), ce Nestor auquel l'inscription

14. Voir la note 6.

15. Pour d'autres problèmes concernant le mètre de la première ligne voir Pavese (1996, p. 9-10), von Möllendorff (2011, p. 421, n. 17).

16. Sur le problème du concept de « mot » et sur la subdivision en « mots » dans certaines inscriptions grecques, voir Morpurgo Davies (1987) : « *Thus the general pattern of written "word-division" is relatively consistent; barring mistakes and oddities, a "word" is either an orthotonic word or a sequence of proclitics - orthotonic word - enclitics* » (p. 271). Comme le relève bien l'auteur, la ponctuation peut avoir différentes fonctions dans les inscriptions : « *We cannot assign a single purpose to punctuation. We find it at the end of a paragraph or a line or a verse; it may also be used to mark the first word of a paragraph or an important name or number; sometimes it may even serve as a decorative element. In some texts it seems to divide words, in others phrases and/or words.* » (p. 270)

17. « *Wir haben es doch nicht mit einem Rhapsoden zu tun, sondern mit einem Schreiber. Wer einen langen Vers ausschreibt, gliedert ihn nach Bequemlichkeit. Wie wir am Trimeter sehen, hat unser Schreiber das Ideal, nach jedem Wort Punkte zu setzen; ja auch enklitisch εἰμί will er abtrennen (wenn die Ergänzung richtig ist). In den Hexametern hat er das zum Teil vernachlässigt, indem er sich ganze Wortgruppen vergegenwärtigt.* » (1970, p. 172)

18. Voir Alpers (1969).

19. Voir Wachter (2010, p. 53-54).

se réfère peut avoir été un habitant de Pithécusses²⁰. Mais il se peut aussi qu'il y ait «une allusion claire et humoristique au célèbre δέπας περικαλλές de Nestor, *Iliade*, XI, 632, énorme objet en métal auquel est comparé ce modeste bol» (Dubois, *IGDGG I* : 2²¹). Si on lit dans la lacune le verbe «être» à la troisième personne (Νέστορος : ἐ[στι] : εὐποτ[ον] : ποτέριον· «la coupe de Nestor est au bon breuvage» ou Νέστορος : ἐ[ν τι] : εὐποτ[ον] : ποτέριον· «il y avait la coupe au bon breuvage de Nestor»), l'allusion au personnage mythique et à sa coupe devient indéniable²². En ce qui concerne une telle coupe et son rôle en relation à la figure mythique de Nestor dans la tradition épique, la seule référence qu'on peut citer – et qui est d'ailleurs normalement citée – est celle qui nous vient de l'*Iliade*, où le δέπας²³ de Nestor est ainsi décrit²⁴ :

παρ δὲ δέπας περικαλλές, ὃ οἴκοθεν ἦγ' ὁ γεραῖός,
χρυσείοις ἤλοισι πεπαρμένον· οὐάτα δ' αὐτοῦ
τέσσαρ' ἔσαν, δοιαὶ δὲ πελειάδες ἀμφὶς ἕκαστον
χρῦσειαι νεμέθοντο, δύο δ' ὑπὸ πυθμένεσσι ἦσαν.
ἄλλος μὲν μογέων ἀποκινήσασκε τραπέζης
πλείον ἔόν, Νέστωρ δ' ὁ γέρων ἀμογητὶ ἄειρεν. (Λ 632-637)

Enfin une coupe splendide et que le vieillard a apportée de chez lui. Elle est ornée de clous d'or. Elle a quatre anses et deux colombes d'or becquetant à côté de chacune et un support double au-dessous. Tout autre aurait peine à la soulever de la table, alors qu'elle est pleine : le vieux Nestor, lui, la lève sans effort.

En ce qui concerne les exigences concrètes de l'épigramme, il faut dire que, quelle que soit l'interprétation de la première ligne de l'inscription, le poète semble avoir joué avec grande habileté avec les modules de

20. Interprétation proposée par Dihle (1969) et suivie, entre autres, par Pavese (1996, p. 12-13).

21. Voir Rüter-Mathiessen (1968, p. 246), Hansen (1976, p. 41-43), Powell (1989, p. 339).

22. Voir Russo (1955, p. 232), Page (1956, p. 96), Watkins (1976, p. 37-38), Heubeck (1979, p. 109-116), Latacz (2003⁴, p. 79-83), Danek (1994-1995), von Möllendorff (2011).

23. Dans ce passage de l'*Iliade* le mot δέπας n'est pas utilisé avec la valeur, qui lui est généralement attribuée, de «tasse, coupe», mais plutôt avec celle de «cratère», qui provient déjà du mycénien (voir *DMic* : s. v. di-pa).

24. Les textes grecs, ainsi que les traductions, sont cités selon les éditions suivantes : P. Mazon (éd.), Homère, *Iliade*, Paris, Les Belles Lettres, 4 vol., 1949 (I), 1947 (II), 1949 (III), 1947 (IV); V. Bérard (éd.), Homère, *Odyssée*, Paris, Les Belles Lettres, 1939³ (I) et 1924 (II et III); J. Humbert (éd.), Homère, *Hymnes*, Paris, Les Belles Lettres, 1967; F. Solmsen (éd.), *Hesiodi Theogonia, Opera et dies, Scutum* - R. Merkelbach - M. L. West, éd., *Fragmenta selecta*, Oxford, Oxford University, 1990³; M. L. West (éd.), *Iambi et elegi Graeci ante Alexandrum cantati*, vol. I, Oxford, Clarendon Press, 1989²; H. Diels, W. Kranz (éd.), *Die Fragmente der Vorsokratiker*, Berlin, Weidmann, 3 vol., 1952-1961⁶; J. de Romilly, Thucydide, *La guerre du Péloponnèse*, Paris, Les Belles Lettres, 1962. Pour toute autre œuvre citée les traductions sont les miennes, sauf indication contraire.

l'inscription de propriété et ceux de l'inscription de malédiction. Si la première ligne est une inscription de propriété, la malédiction à laquelle on s'attend après, comme par exemple dans l'inscription de Tataie²⁵, est complètement adaptée du point de vue du contenu à la situation sympo-tique²⁶. Si la première ligne n'est pas une revendication de propriété, alors le module de l'inscription de propriété aussi apparaît ici finement réélabo-ré.

Dans la partie suivante de cette contribution, nous voulons nous poser les mêmes questions que celles soulevées par la coupe de Nestor en rela-tion aux autres épigrammes d'époque archaïque de Grande Grèce et Sicile. Nous avons pu isoler quatre épigrammes qui nous ont paru dignes d'intérêt sur la base des aspects énoncés plus haut²⁷ : il s'agit de trois épigrammes de dédicace (*CEG* 392, 394, 396) et d'une épigramme funéraire (*CEG* 147).

La dédicace de Thripylos à Athéna (CEG 392)

Une autre épigramme qui provient du monde colonial eubéen et qui fournit un bon exemple de dépendance de la diction épique est une dédi-cace métrique à Athéna de la fin du VI^e siècle av. J.-C. qui a été retrouvée à Himère (Sicile), une subcolonie de la colonie eubéenne de Zancle.

Nous donnons ici le texte de *CEG* 392 en modifiant l'accentuation du nom propre en Θριπύλος, ce qui est à notre avis le plus probable²⁸ :

CEG 392 = *IGDS I* : 8 = *IGASMGI III* : 45

Ζενὸς ἐριγδούποιο κόρει γλαυκόπι Ἀθένει
Θριπύλος εὐζάμενος τένδ' ἀνέθηκε θεᾶι.

À Athéna la fille aux yeux brillants de Zeus au bruit retentissant, Thripylos en priant a dédié celle-ci à la déesse.

Comme l'image le montre (fig. 2), le texte a été disposé en suivant la forme de l'objet, une kylix, où la dédicace a été gravée après cuisson : c'est-à-dire qu'il court circulairement le long du pied de la kylix. En gravant le nom propre « Thripylos » l'écrivain, peut-être Thripylos même, a oublié les lettres rho et iota, qui ont été ajoutées au-dessous du texte. On voit bien que dans ce cas la forme métrique n'a pas déterminé la disposition du texte.

25. L'inscription de Tataie provient pareillement du monde colonial eubéen et est elle aussi métrique : (*IGASMGI III* : 16, Cumès, 675-650 av. J.-C.) Ταταίης ἐμὶ λέκυθος ἡὸς δ' ἄν με κλέψῃσι θυφλὸς ἔσται. (« Je suis la lécythe de Tataie : qui me volera, deviendra aveugle »).

26. Voir West (1994), Faraone (1996) pour les liens avec les formules d'incantation.

27. L'individuation et la sélection des inscriptions a été réalisée sur la base de *CEG I* et *II*, *IGASMGI I*, *II*, *III*, *IV* et *V*, *IGDS I* et *II*, *IGDGG I* et *II*. Les textes excessivement fragmentaires n'ont pas été considérés dans le corpus.

28. Dubois *IGDS II* : 46, p. 111, n. 17 ; Dell'Oro (2010, p. 17). Ce nom doit être construit sur la même base que Θρίπαινος (*IGDS II* : 46) avec le suffixe -υλος.



Fig. 2 – Dédicace à Athéna
(de *IGASMIG III* : 45).

Celui qui a inventé ce distique élégiaque (qui n'est pas nécessairement le dédicateur Thripylos) a essayé de créer une symétrie entre les mots qui le composent. Il y a des correspondances entre le nombre de mots du premier et du deuxième vers, toujours cinq, et entre la disposition des mots dans les vers : au début et à la fin du premier vers on lit les noms des deux divinités (Ζηνός et Ἀθénéει), alors que dans la même position, au deuxième vers, on lit le nom de celui qui a fait la dédicace (Θριπύλος), ainsi qu'une nouvelle indication de la divinité pour laquelle la dédicace a été faite (θεᾶι qui reprend Ἀθénéει). De la même manière il y a une correspondance entre les deux épithètes du premier vers (ἐριγδούποιο-γλαυκόπι) et entre les deux formes verbales au deuxième vers (εὐξάμενος-ἀνέθεκε). Nous avons essayé de le montrer graphiquement :

Ζηνός ἐριγδούποιο κόρει γλαυκόπι Ἀθénéει

Θριπύλος εὐξάμενος τένδ' ἀνέθεκε θεᾶι.

On peut encore souligner la présence de l'enjambement, qui met en évidence le nom du dédiant, Θριπύλος. Un certain effort esthétique est aussi évident dans la volonté de se rattacher à la tradition épique. Cette inscription, qui remonte à deux siècles après celle de la coupe de Nestor, présente de claires références à la langue épique²⁹.

29. Selon certains chercheurs, θεᾶ peut être une forme du dialecte eubéen (voir, en particulier, Bartoněk-Buchner 1995, p. 194) qu'il est possible de reconnaître aussi dans le texte homérique (sur cette théorie voir, par exemple, Hackstein, 2010, p. 402). Les deux

Premièrement, nous y trouvons des épithètes typiques des textes épiques : ἐρίγδουπος (« au bruit retentissant ») pour Zeus et γλαυκῶπις (« aux yeux brillants ») pour Athéna. En particulier, γλαυκῶπις est l'épithète caractéristique pour désigner Athéna et il peut apparaître tout seul pour indiquer la déesse : ζ 47, Θ 406 (nominatif), Θ 420 (vocatif), ν 389 (vocatif en -ι), *b.H.* 28, 2 (accusatif en -iv) et 10 (génitif). Deuxièmement, la volonté de se rattacher à la diction épique est manifeste dans l'usage du génitif épique en -οιο, une forme qui n'est pas propre au dialecte eubéen et qui renvoie plutôt à l'épopée. Le syntagme Ζενὸς ἐριγδούποιο se trouve en début d'hexamètre dans le douzième des *Hymnes homériques* (3), qui est dédié à Héra, et aussi dans la *Théogonie* hésiodique (41), tandis que chez Homère on trouve en début d'hexamètre seulement Ζηνὸς ἐριγδούπου (O 293). L'indication d'Athéna comme fille de Zeus est formulaire dans les inscriptions³⁰, comme chez Homère³¹.

La structure syntaxique de l'épigramme représente une réélaboration de la formularité épique qui a été mise souplement au service de la dédicace, pourvue elle aussi de caractère formulaire. Dans l'épigramme dédicatoire à destination privée la formule usuelle prévoit, avec un ordre des mots qui peut varier, le nom de la personne qui fait la dédicace (ici Thripylos) accompagné, à l'occasion, du patronymique (qui n'apparaît pas ici), ainsi qu'un verbe de dédicace (fréquemment ἀνέθηκε comme ici), un pronom qui indique l'objet dédié (ici τήνδε³²) et le nom de la divinité à laquelle on a offert la dédicace (ici Athéna) : on a donc presque exactement le pentamètre Θριπύλος (εὐξάμενος) τένδ' ἀνέθεκε θεᾷ. Le datif, qui dans le pentamètre n'est pas accompagné d'un nom propre, a été anticipé et – on peut dire – amplifié par le biais du datif qui apparaît dans l'hexamètre au début du distique élégiaque : non pas seulement « à la déesse » donc, mais « à Athéna », qui est « la fille de Zeus » et qui a « les yeux brillants ». Ce jeu de datifs, habilement souligné par la tension créée par l'enjambement, donne à l'épigramme sa fraîcheur et son originalité.

En ce qui concerne la langue, on peut reconnaître au moins un cas d'adaptation de la langue épique au dialecte local, et précisément dans la forme κόρει : la voyelle brève renvoie au dialecte eubéen, où l'allongement compensatoire n'a pas eu lieu, alors que dans les textes épiques nous trouvons la

questions (celle de θεᾷ comme forme dialectale eubéenne et celle de l'influence eubéenne dans le texte homérique) sont très délicates et il ne nous est pas possible de les aborder ici. Nous nous proposons d'y revenir très prochainement. Si θεᾷ est une forme eubéenne authentique, la forme dialectale coïnciderait avec la forme épique.

30. On trouve chez Lazzarini (1976, p. 81-83) : πότνια [...] Διὸς θυγάτηρ; Διὸς κόρει; παιδί Διὸς μεγάλο; παῖ Διὸς αἰγιόχο; Διὸς κρατερόφρονι παιδί; Διὸς γλαυκόπιδι κόρει; χρυσαίγιδος ὄβριμοπάτρης.

31. Pour les attestations chez Homère, voir *LfrGE* : s. v. Ἀθηναίη, Ἀθήνη, θυγάτηρ, κόρη, τέκος, ὄβριμοπάτρα.

32. Si l'inscription est « parlante », on y trouve le pronom personnel με. Voir plus loin *CEG* 396.

forme avec allongement compensatoire (κούρη). Plus problématique, mais pour cela même plus intéressant est le datif γλαυκῶπι, une forme de l'épithète γλαυκῶπις qui est par ailleurs inconnue et qui ne s'explique pas facilement en tant que forme dialectale eubéenne, parce que dans le dialecte eubéen il y a eu un passage très précoce des thèmes en *-i* (le phénomène est attesté pour les noms propres masculins) à la déclinaison en dentale (à savoir le type Δεμοχάριδος, voir *IG XIV 867*, Cumès, VI^e-V^e siècle av. J.-C.). Il se peut néanmoins que, lorsque l'épigramme a été composée, ce passage à la déclinaison en dentale n'avait pas encore eu lieu, et que donc nous avons ici à faire avec une forme authentiquement eubéenne. En l'absence de données plus précises concernant la datation du passage des thèmes en *-i* à la déclinaison en dentale, le problème demeure fondamentalement ouvert. Dans les remarques suivantes nous chercherons à fournir des explications qui soient compatibles avec ce que nous connaissons du dialecte eubéen et de la diction épique.

Une solution très simple serait de supposer que celui qui a gravé l'épigramme a oublié de tracer un delta : l'hexamètre Ζενὸς ἐριγδοῦποιο κόρει γλαυκῶπιδ' Ἀθῆνει, avec élision de la voyelle finale de γλαυκῶπιδι, serait toujours métriquement acceptable, éviterait le hiatus (qui de toute façon ne doit pas étonner dans une inscription) et serait en accord avec le passage précoce de thèmes en *-i* à la déclinaison en dentale. Par contre, on remarquera que l'écrivain a corrigé le nom propre Thripylos et qu'il aurait alors très probablement – même si on ne peut pas en être sûr – corrigé aussi la forme γλαυκῶπι, si elle n'était pas correcte (ou au moins acceptable) à ses yeux³³. De toute manière, il faut considérer le fait que dans la poésie épique archaïque on ne trouve que très rarement des formes avec la dentale dans la formule γλαυκῶπις Ἀθήνη et que la volonté de prendre comme modèle la poésie épique a pu justifier, aux yeux du poète de l'épigramme, la forme de datif γλαυκῶπι. Bien que la question demeure très délicate, nous voulons essayer de fournir une explication à cette forme en la considérant comme référence à la diction épique.

La formule γλαυκῶπις Ἀθήνη³⁴ est attestée dans les textes épiques en fin de vers quatre-vingt-sept fois au nominatif³⁵ et six fois à l'accusatif. Quand

33. Il faut de toute façon tenir compte du fait que nous n'avons aucune information sur la personne qui a écrit l'épigramme et surtout sur sa connaissance de la langue épique. Si l'épigramme semble bien construite, elle est un texte trop bref pour en déduire quoi que ce soit sur la maîtrise poétique de l'auteur.

34. Je ne considère pas ici les cas où les deux mots du syntagme sont séparés par d'autres mots, car ils ne sont pas pertinents pour notre recherche.

35. La formule θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη est attestée dans A 206 = H 33 = X 177 = 238 = α 178 = 221 = γ 25 = 229 = 356 = η 27 = ν 236 = 361 = υ 44 ~ Θ 357 ~ γ 13, B 166 = E 719 = H 43 = E 405, 420 ~ η 47 = ν 374 = E 793, 825 = α 44 = 80 = 314 = ν 329 = 392 = 420 = E 853 = H 17 = β 382^{ex.} = 393 = δ 795 = ζ 112 = σ 187 ~ ψ 344 ~ 242, Θ 30 = γ 330^{ex.}, P 567 ~ ν 287, Σ 227, Υ 69, X 214, ε 427, ζ 13, η 19, σ 158 = φ 1, Hes. *Th.* 573, *Op.* 72, *Sc.* 325,

la formule est à l'accusatif, nous avons cinq fois $\gamma\lambda\alpha\upsilon\kappa\omega\pi\iota\nu \text{ Ἀθήνην}$ ³⁶ et une fois seulement $\gamma\lambda\alpha\upsilon\kappa\omega\pi\iota\delta' \text{ Ἀθήνην}$ ³⁷. Les textes épiques ne présentent donc, en position finale, que des formes au nominatif ou à l'accusatif, et les formations en dentale soit n'apparaissent jamais soit y sont élidées. Dans la même position métrique, on peut très bien trouver aussi des formes en dentale sans élision, mais seulement avec Ἀθηναίη , jamais avec Ἀθήνη ³⁸. Il se peut donc qu'à travers la forme $\gamma\lambda\alpha\upsilon\kappa\omega\pi\iota$ l'auteur de la dédicace ait cherché à réaliser un syntagme au datif métriquement solidaire avec les formules connues et qui étaient les plus fréquentes pour ce syntagme en fin de vers : c'est-à-dire le nominatif $\gamma\lambda\alpha\upsilon\kappa\omega\pi\iota\varsigma \text{ Ἀθήνη}$. Même si, donc, la formule $\gamma\lambda\alpha\upsilon\kappa\omega\pi\iota\delta' \text{ Ἀθήνη}$ était tout à fait possible dans l'épigramme, peut-être que l'auteur ne l'a pas sentie comme familière à la diction épique, où les formations en dentale sont très rares en fin de vers. Il a donc préféré écrire $\gamma\lambda\alpha\upsilon\kappa\omega\pi\iota$ pour se conformer à l'usage épique. De plus, si la déclinaison en dentale était perçue par un poète eubéen comme une innovation caractéristique du dialecte eubéen, cela n'empêche pas qu'une formation en voyelle simple pouvait être possible dans un dialecte autre que l'eubéen, en particulier dans le ionien. La forme du datif $\gamma\lambda\alpha\upsilon\kappa\omega\pi\iota$ pouvait donc être compatible avec le dialecte ionien-épique et elle était pour l'auteur sûrement plus proche des formules usuelles pour la fin de l'hexamètre.

Mais à nouveau, la question demeure très délicate et il n'est pas possible d'exclure que la forme soit un reste d'une tradition eubéenne. De toute façon, il serait préférable d'avoir d'autres exemples qui puissent confirmer cette hypothèse. Tout en laissant donc ouverte l'explication de la forme $\gamma\lambda\alpha\upsilon\kappa\omega\pi\iota$, l'effort esthétique et le rappel des modèles de la tradition et de la diction épiques demeurent évidents dans cette épigramme d'Himère.

La dédicace de Nicomachos à Héraclès (CEG 396)

Parmi les formes qui attestent des rapports intertextuels, la forme la plus transparente est sûrement celle de la citation, c'est-à-dire le cas d'un syntagme, phrase ou période tiré d'un texte A et intégré dans un texte B. La possibilité pour le lecteur de reconnaître la citation du texte A dans le texte B dépend de sa connaissance du texte A. Comment est-il possible de reconnaître une citation dans le texte d'une inscription? Jusqu'à quel degré de modification d'un texte B par rapport à un texte A peut-on

343, Pisand. fr. 7, 1 p. 251. La formule $\gamma\lambda\alpha\upsilon\kappa\omega\pi\iota\varsigma \text{ Ἀθήνη}$ est attestée dans B 172 = o 9 = β 399ex. = ζ 24ex. = ω 516ex. = 541ex., B 279, 446, Δ 439, E 29, 133 = α 319 = ζ 41 = γ 371ex. = η 78, K 482, 553, X 446, α 364 = 451 = τ 604 = φ 358, β 420 = o 292, γ 218, ε 437, λ 626; Hes. Sc. 455, 470, fr. 33a, 31 M.-W.; b.H. 5, 94.

36. α 156, Hésiode, *Théogonie* 13 (= b.H. 5, 8), *Théogonie* 888; b.H. 3, 314.

37. b.H. 3, 323.

38. $\Gamma\lambda\alpha\upsilon\kappa\omega\pi\iota\delta\omicron\varsigma$: Z 88, b.H. 20, 2; $\gamma\lambda\alpha\upsilon\kappa\omega\pi\iota\delta\iota$: I 390, Λ 729, Ψ 769.

toujours parler de citation ? Une épigramme de la région de Métaponte, dans l'Italie du Sud, soulève des problèmes très intéressants par rapport aux questions que l'on vient de poser.

Il s'agit d'une dédicace à Héraclès, qui provient de San Mauro Forte³⁹ et qui a été gravée avant cuisson sur une petite stèle d'argile vers le dernier quart du VI^e siècle av. J.-C.⁴⁰ (CEG 396)⁴¹ :

CEG 396 = IGDGG II 75 = IGASMG IV 79

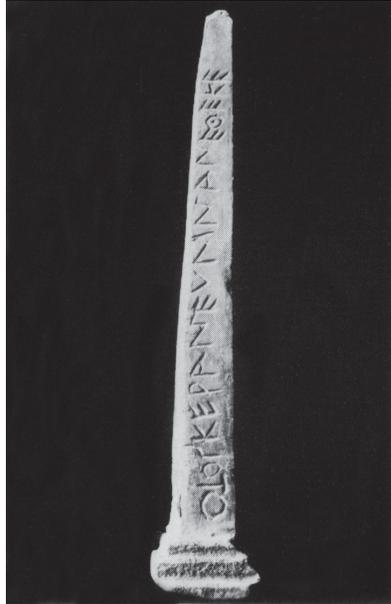
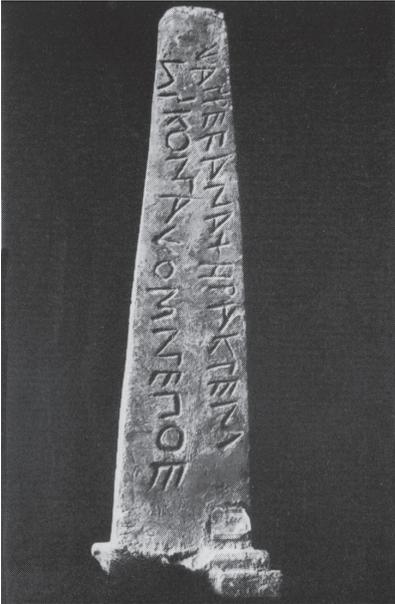
Νικόμαχος μ' ἐπόε. |
χαῖρε φάναξ ἡέρακλες· | ὅ τοι κεραμεύς μ' ἀνέθεκε· |
δοῦς δέ μ' ἰν ἀνδρόποις | δόξαν ἔχεν ἀγαθ<ά>ν. |

Nicomachos m'a fait.

Salut Seigneur Héraclès. Ce potier m'a dédié à toi.

Donne-lui d'avoir une bonne réputation entre les hommes.

Comme la personne qui a dédié la stèle était un potier (2), il est possible qu'il se soit aussi chargé de la graver. Il a distribué le texte (fig. 3, de I à IV) sur chaque côté de la stèle, comme le montre la figure 4, qui est une adaptation de la figure que l'on trouve dans CEG 396 :



39. Voir Lazzarini (1976, n° 804).

40. « ca. 525-500? » : Hansen dans CEG 396.

41. On trouvera une analyse précise de cette épigramme, qui pose de nombreux problèmes, et aussi une bibliographie dans Wachter (2002).

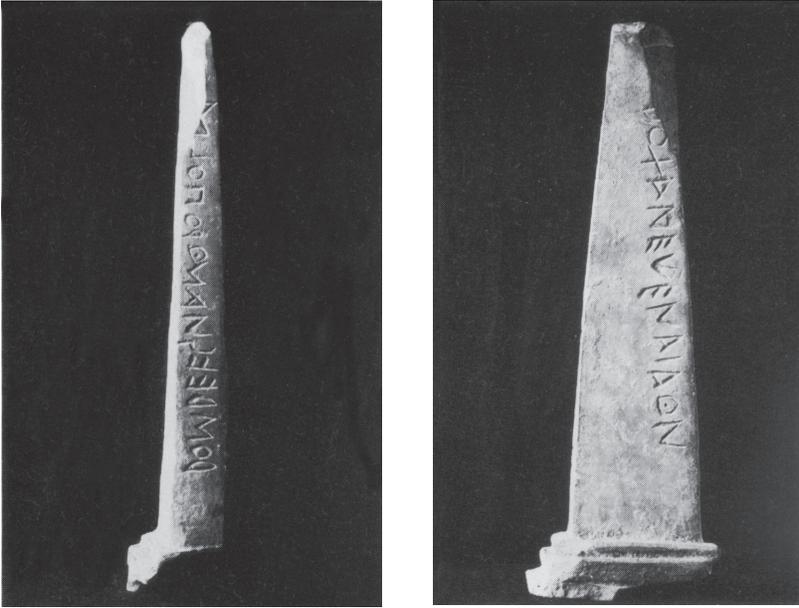


Fig. 3, I, II, III, IV – Dédicace à Héraclès
(de *IGASMG IV* : 79).

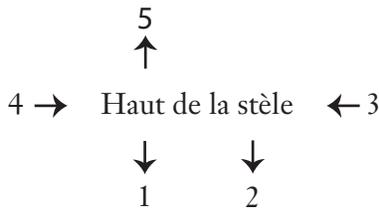


Fig. 4

Cette disposition n'est pas fortuite : elle correspond aux césures métriques du texte. Dans le premier hémipès l'imparfait remplace l'usuel aoriste (ἐποίησε) pour des raisons métriques⁴². Dans le distique élégiaque le pentamètre a été coupé en deux hémipès. L'hexamètre a été coupé à la césure κατὰ τὸν τρίτον τροχαῖον. À l'exception du pentamètre, l'unité ainsi isolée coïncide, du point de vue de la syntaxe, avec une phrase. On ne peut pas affirmer que le texte ait été divisé de manière très claire (et

42. Si on veut considérer cette phrase comme de la prose, on ne pourra de toute façon pas nier qu'elle a un rythme qui ressemble à celui d'un hémipès. Voir aussi la dédicace suivante.

non pas seulement du point de vue d'un lecteur moderne habitué à lire de gauche à droite) : le deuxième hémipède a été gravé à la droite du premier sur le même côté de la stèle ; et si la troisième ligne suit le même ordre que la première et la deuxième, l'ordre est inversé pour la quatrième et la cinquième ligne⁴³ ; et même si dans la troisième et la quatrième ligne l'écriture procède toujours de bas en haut, l'écrivain a changé la direction de l'écriture. Elle est initialement rétrograde dans la troisième ligne (ὄ τοι κε), mais change ensuite de gauche à droite (κεραμεύς μ' ἀνέθεκε). Elle est aussi rétrograde à la quatrième ligne, mais avec epsilon et digamma tracés de manière incohérente de gauche à droite. Il semble donc que l'écrivain était plus familier avec l'écriture de gauche à droite.

Si l'on compare cette inscription avec celle de Thripylos vue plus haut, les éléments de la dédicace ont dans l'inscription parlante (voir le pronom με dans l'hexamètre) de Nicomachos une toute autre configuration : le nom du dédicateur apparaît dans la signature (premier hémipède), et il se définit comme potier (κεραμεύς) dans la formule de dédicace (ἀνέθηκε) où le datif (le dieu auquel on fait la dédicace) n'apparaît pas.

Cette épigramme ressemble à la section de certains des hymnes homériques dans laquelle on s'adresse au dieu avec χαίρει⁴⁴ et on lui demande quelque faveur. Par exemple, l'hymne à Héraclès (15, 9) se termine avec l'hexamètre χαίρει, ἄναξ Διὸς υἱέ· δίδου δ' ἀρετὴν τε καὶ ὄλβον « Salut, Seigneur, fils de Zeus ! Donne-moi vertu et richesse », un des hymnes à Athéna (11, 5) avec χαίρει θεά, δὸς δ' ἄμμι τύχην εὐδαιμονίην τε « Salut, Déesse ! Donne-nous chance et bonheur », où l'impératif de δίδωμι régit l'accusatif simple. L'infinitif est plus rare. Nous le trouvons dans un hymne à Aphrodite : Χαῖρ' ἑλικοβλέφαρε γλυκυμείλιχε, δὸς δ' ἐν ἀγῶνι / νίκην τῷδε φέρεσθαι, ἐμὴν δ' ἔντυνον ἀοιδίην « Salut, Déesse aux vifs regards, au doux sourire ! Accorde-moi de remporter la victoire en ce concours, et donne tes faveurs à mon chant » (6, 19-20) ; et dans l'hymne à Dionysos : Καὶ σὺ μὲν οὕτω χαίρει πολυστάφυλ' ὦ Διόνυσε· / δὸς δ' ἡμᾶς χαίροντας ἐς ὥρας αὐτίς ἰκέσθαι, / ἐκ δ' αὐθ' ὥράων εἰς τοὺς πολλοὺς ἐνιαυτούς. « Ainsi donc, salut à toi, Dionysos des belles vendanges ! Donne-nous de revenir joyeux aux saisons prochaines, et après ces saisons, pendant de longues années ! » (26, 11-13)⁴⁵.

43. Le texte de l'épigramme de Nicomachos a notamment aussi été disposé de manière différente de celle présentée ici et qui suit CEG 396. Cette disposition nous semble la plus probable.

44. Voir Wachter (1998).

45. Nous ne nous sommes intéressés qu'aux cas dans lesquels on trouve aussi bien χαίρει qu'une forme de l'impératif de δίδωμι. Dans les hymnes homériques, d'autres verbes sont aussi certainement attestés, mais ils ne semblent pas pertinents pour cette étude.

La demande d'une récompense (avec l'impératif du verbe δίδωμι) apparaît aussi dans d'autres inscriptions (métriques ou en prose). L'épigramme la plus célèbre est peut-être celle de Mantiklos : Μάντικλός μ' ἀνέθεκε φεκαβόλοι ἀργυροτόξοι / τᾶς {δ}δεκάτας· τὸ δέ, Φοῖβε, δίδοι χαρίφεττον ἀμοιβ[άν] «Mantiklos m'a dédié à celui qui tire à son gré, à celui qui a l'arc d'argent comme dîme : mais toi, ô Phébus, donne(-moi) l'agréable récompense» (CEG 326, Béotie, env. 700-675 av. J.-C.)⁴⁶.

Le vers final de l'épigramme de Nicomachos naît au sein de la tradition des passages cités. Il y a une dizaine d'années, Wachter (2002) a proposé de reconnaître dans ce vers une citation des vers de Solon (13, 3-4 West) : ὄλβον μοι πρὸς θεῶν μακάρων δότε καὶ πρὸς ἀπάντων ἀνθρώπων αἰεὶ δόξαν ἔχειν ἀγαθὴν «donnez-moi de la part des dieux la félicité et de la part de tous les hommes d'avoir toujours bonne réputation»⁴⁷. La question qui se pose est de savoir si le texte de l'épigramme de Nicomachos et celui de Solon dépendent d'une même source commune, ou si l'épigramme montre une dépendance par rapport au texte de Solon. L'argumentation proposée par Wachter est fondée sur trois faits :

- 1) le mot δόξα⁴⁸ n'est pas fréquent dans l'épopée ;
- 2) la construction δός + datif⁴⁹ + (accusatif + infinitif) n'est pas usuelle dans l'épopée ;
- 3) le mot final de l'épigramme a été écrit en utilisant l'écriture abrégée (*Kurzschreibung*, *Abbreviated Writing* [AW] ou Loi de Wachter)⁵⁰ : le thêta final doit être lu [t^hε :] et le texte aurait donc ἀγαθὴν, c'est-à-dire une forme qui ne relève pas du dialecte achéen, mais qu'on peut justifier si l'on admet une dépendance directe de l'épigramme avec le texte de Solon.

Il faut sans aucun doute laisser ouverte la question d'une dépendance directe, mais elle est assez fascinante. Il faut considérer que Solon était une personnalité de grand relief, et non pas seulement à Athènes : il était considéré comme l'un des sept sages, dont la renommée avait un rayonnement panhellénique.

Il est intéressant de noter, avant de conclure, que, selon Dubois, «la proposition qui commence par ὅ τοι a de grandes chances d'être une imitation de passages homériques dans lesquels le relatif neutre a le sens d'une

46. Pour un recueil des passages littéraires et épigraphiques où l'on trouve cette expression avec ses nombreuses variantes, voir Strunk (1961), Lazzarini (1976, p. 131-136) (*Dedicato in cui si chiede alla divinità una ricompensa*) et Passa (2008, p. 219).

47. La très forte similarité entre les deux textes a déjà été notée, entre autres, par Lazzarini (1976, p. 136).

48. Wachter suggère que la valeur origininaire de base du mot est «accueil» (Wachter 2002, p. 500-503). Solon souhaite trouver un bon accueil parmi les hommes, Nicomachos souhaite le même pour soi-même et pour ses produits.

49. Il lit δ' ἐφ'iv («à lui») à la place de δέ f' iv.

50. Dans le nom βέρακλες il y a aussi un cas d'écriture abrégée, êta correspondant à [hε].

conjonction complétive qui introduit un second hémistiche commençant à la trochaïque, p. ex. *Il.* 19, 144 : [οἴσουσ',] ὄφρα ἴδῃαι, ὅ τοι μενοεικέα δώσω “Tu verras que j’entends t’offrir de quoi satisfaire ton cœur” et aussi *Il.* 8, 32 : εὖ νυ καὶ ἡμεῖς ἴδμεν ὅ τοι σθένος οὐκ ἐπιεκτόν “nous le savions bien : ta force est de celles qu’on fait pas plier”⁵¹ » (*IGDGG II*, p. 127).

Dédicace par un olympionique (CEG 394)

L'épigramme pour Cleomrotos, qui est la plus ancienne inscription qui mentionne un vainqueur olympique⁵², représente un cas encore différent, car la dédicace est faite, cette fois-ci, suite à une victoire aux jeux olympiques, comme le dit l'épigramme elle-même (Ὀλυμπίαι · νικάσας, l. 3).

Ce texte provient de Francavilla Marittima dans la région de Sybaris (Grande Grèce) et il a été daté de la première moitié du VI^e siècle⁵³ (fig. 5) :



Fig. 5 – Dédicace d'un olympionique
(de *IGASMG IV* : 2).

CEG 394 = IGDGG II 5 = IGASMG IV 2

δο · Κλεόμροτος |
ὁ Δεξιλάφο · ἀνέθεκ' |
Ὀλυμπίαι · νικάσας |
φίσομᾶκός τε πάχος τε |
τάθᾶναι ἀφέθλον |
εὐζάμενος · δεκάταν.

51. Dubois traduit : «Nicomachos m’a fait. Réjouis-toi, Seigneur Héraclès, de ce que le potier m’a consacré à toi. Donne lui chez les hommes de jouir d’une excellente réputation.»

52. Ebert (1972, p. 251).

53. Voir *CEG 394*, p. 213.

δο?⁵⁴ Cleomrotos, le fils de Dexilaos, après sa victoire à Olympie, a consacré à Athéna (cette statue) de même taille et même corpulence (que lui), lui ayant voué la dîme de son prix.

On remarquera que le texte proposé par Hansen dans *CEG* 394 ne respecte pas de structure métrique. Hansen a disposé le texte comme il apparaît dans la table de bronze sur laquelle il a été gravé. En effet, dans le cas de cette épigramme, les problèmes métriques ne sont pas aisément surmontables et il faut admettre un rapport plutôt fluide entre prose et vers. Un pentamètre peut être identifié dans les deux dernières lignes (τὰ θάνατι ἀφέθλον | εὐξάμενος · δεκάταν), si l'on admet la *synecphonesis* entre τὰ θάνατι et ἀφέθλον proposée par Hansen (*CEG* 394, p. 214)⁵⁵. L'identification d'un hexamètre entier est presque impossible, même si on veut reconnaître, avec Ebert (1972, p. 253), une faute du graveur, qui aurait anticipé la fin de la troisième ligne à la deuxième, et lire νικάσας ἀνέθεκ[ε] | φίσομᾶκος τε πάχος τε. Il faut pourtant remarquer qu'on ne peut pas exiger d'une inscription des formes métriques toujours régulières. Dans la plupart des cas, nous ne connaissons rien au poète qui a composé les vers et n'avons aucune idée ni de ses connaissances métriques ni de sa maîtrise de la langue poétique. Et il ne faut pas non plus recourir continuellement à l'explication par la faute pour retrouver un texte plus agréable à lire pour nous. Toujours est-il que, dans le cas présent, reste aussi le problème des deux premières lignes δο · Κλεόμοτος | ὁ Δεξιλάφο · ἀνέθεκ' (ou δο · Κλεόμοτος | ὁ Δεξιλάφο · Ὀλυμπία selon Ebert), qui ne correspondent pas à des mètres courants dans les inscriptions métriques, au moins pour l'époque archaïque⁵⁶. Le texte commence donc en prose rythmique (ὁ Δεξιλάφο · ἀνέθεκ') et poursuit sur une tentative de reproduire rythmiquement un distique élégiaque. On remarquera que le lien syntaxique entre la première partie de l'inscription et le couplet élégiaque est ici plus fort que dans l'épigramme de Nicomachos (ou que dans la coupe de Nestor entre la première ligne et les deux hexamètres suivants), parce que cette tentative de distique élégiaque reste sans un verbe de forme finie.

Comme dans l'épigramme de Nicomachos, les hémipèdes du pentamètre ont été écrits sur deux lignes différentes, mais dans le cas de l'épigramme de Cleomrotos il nous semble que ce fait n'a rien à voir avec la structure

54. L'interprétation de cette forme n'est pas certaine. Aujourd'hui, on pense surtout à l'abréviation d'un groupe civique.

55. Selon cette interprétation, il faut donc scander le premier hémipède : ----- . On évite ainsi le hiatus entre τὰ θάνατι et ἀφέθλον et il n'est pas nécessaire d'expliquer pourquoi le principe *vocalis ante vocalem corripitur* ne fonctionne pas ici.

56. Voir la table dans Bowie (2010, p. 378-384).

métrique du texte⁵⁷, qui est plutôt fragile. En effet il y a dans le texte un autre type de subdivision : tous les mots qui ont un accent propre dans les lignes 1 (δο ? · Κλεόμοτος Ι), 2 (ὁ Δεξιλάφο · ἀνέθεκ' Ι), 3 (Ὀλυμπίαι · νικάσας Ι) et 6 (εὐζόμενος · δεκάταν) ont été séparés par un point dans la table de bronze. On considérera aussi qu'il n'y a pas de mots écrits sur plus d'une ligne et que le graveur aurait eu assez de place à la ligne 5 pour commencer à tracer les lettres du participe εὐζόμενος, mais qu'il ne l'a pas fait. Nous croyons donc qu'il faut interpréter les points et la division du texte en lignes de la même manière : il s'agit d'un moyen de séparer le texte en « mots » (unités accentuelles), une pratique qui n'est pas usuelle dans les inscriptions grecques⁵⁸. Mais, si cette interprétation des points et de la division en lignes est correcte, comment faut-il expliquer les lignes 4 et 5, où il n'y a pas de point ?

Nous précisons que des textes longs sont plus adaptés à une analyse de la ponctuation qu'une brève épigramme comme celle de Cleomrotos. De toute façon, comme au moins deux travaux sur ce même sujet ont été réalisés jusqu'à présent, c'est-à-dire l'article « Folk-linguistics and the Greek word » de Morpurgo Davies (1987) et « Evidence for Phrase Structure Analysis in Some Archaic Greek Inscriptions » de Wachter (1999), nous croyons pouvoir y faire référence afin d'expliquer la subdivision dans l'épigramme de Cleomrotos. Il ne s'agit pas d'ajouter quoi que ce soit de substantiel à ces articles, mais plutôt de trouver une explication acceptable pour la ponctuation de notre épigramme.

En s'inspirant du travail de Morpurgo Davies (1987), Wachter (1999) a mis en lumière la possibilité de reconnaître, dans les rares inscriptions qui présentent la ponctuation, non pas seulement une division en unités accentuelles singulières, mais aussi en unités doubles : par exemple, (DGE 413, env. 500 av. J.-C.) : τάλαντόν κ' ἀργύρῳ : ἀποτίνοιαν : τοῖ Δι Ὀλυμπίῳι : τοῖ καδ(δ)ἄλξιμένοι : λατρείομενον. On voit bien ici que ἀποτίνοιαν constitue une unité accentuelle, alors que les syntagmes τάλαντόν κ'

57. Gentili (1968, p. 224) propose une autre interprétation métrique du texte et affirme : « [...] la struttura del discorso con il nome della divinità posto lontano dal verbo ἀνέθεκ' (l. 2) non è casuale, ma risponde alla precisa esigenza di formare nelle due ultime linee due bemiepe. Ma anche le ll. 2-4 coincidono con noti schemi metrici della lirica: l. 2: ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ dimetro coriambico anacl. [...]; l. 3 ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ dim. giamb. cat.; l. 4 ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ enoplio. Analogamente la l. 1 sembra adattarsi allo schema ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ~ ben documentato nella lirica corale. Lo spazio vacante alla fine del verso nella l. 5 mostra chiaramente che si tratta di una epigrafe metrica, cioè che ogni linea ha una sua autonomia metrica. »

58. Voir plus haut. Un exemple de séparation d'un texte en unités accentuelles vient de *Dirae Teiae* (DGE 710, env. 470 av. J.-C.) : Ὅστις : φάρμακα : δηλητέρια : ποιοί : ἐπὶ Τηίοισιν : τὸ ξυνὸν : ἢ ἐπ' ἰδιώτηι : κένον : ἀπόλλυσθαι : καὶ αὐτὸν : καὶ γένος : τὸ κένῳ : Selon Wachter (1997, p. 366), toutes les formes de l'article, les prépositions, les particules, les conjonctions et même le pronom relatif étaient proclitiques, ce qui explique, par exemple, la subdivision ἐπὶ Τηίοισιν : τὸ ξυνὸν dans les *Dirae Teiae*.

ἀργύρῳ (nom + génitif) et τῷ Δι' Ὀλυμπίῳ (nom avec article + adjectif) en contiennent plus d'une. Wachter a élaboré des principes pour cette subdivision en unités accentuelles doubles et remarqué que « [e]xceptions are due to functional, semantic-syntactical reasons ». Est-il possible d'appliquer cette remarque à notre épigramme, qui présente une subdivision en unités accentuelles simples ? En d'autres mots, est-ce qu'il y a des raisons fonctionnelles, sémantiques-syntaxiques pour expliquer l'absence de division entre *φίσομᾶκός τε* et *πάχος τε* d'une part, et *τάθᾶναι* et *ἄφέθλον* d'autre part ?

En ce qui concerne *φίσομᾶκος* on observera qu'il s'agit de l'union de deux mots : l'adjectif *φίσος* (dans la forme *φίσος* ou dans la forme *φίσον*) et le nom *μᾶκος*. Il n'est pas possible d'avoir un point de division ici parce que les deux mots ont été unis. Les noms *μᾶκος* et *πάχος* sont des accusatifs de relation, ils précisent sous quels aspects la statue dédiée est égale (*φίσος*) à l'athlète : « de même taille et même corpulence ». Si l'on observe la syntaxe du texte, on voit clairement que *μᾶκος* et *πάχος* sont les deux seuls mots à être sur le même plan syntaxique : ils sont là pour préciser *φίσος*. Cette étroite similarité sémantique-syntaxique, unie au fait que *μᾶκος* avait déjà été uni à *φίσος*, est – dirions-nous – la raison pour laquelle il n'y a pas de ponctuation entre *φίσομᾶκός τε* et *πάχος τε*. Mais, si cette hypothèse a quelques chances d'être vraie, alors l'absence de ponctuation entre *τάθᾶναι* et *ἄφέθλον* à la dernière ligne est encore plus frappante, parce que dans ce dernier cas il n'est pas possible de recourir à une explication sémantique-syntaxique : il n'y a pas de dépendance syntaxique entre les deux unités, il n'y a pas non plus de similarité dans leurs fonctions syntaxiques.

En présentant notre solution, nous tenons à souligner son caractère hypothétique et fragile : est-ce que l'absence de ponctuation dans la dernière ligne du texte a un rapport avec sa prosodie ? Hansen a proposé de lire un hémipès en supposant une *synecphonesis* entre *τάθᾶναι* et *ἄφέθλον*. S'il y avait une continuité prosodique entre *τάθᾶναι* et *ἄφέθλον*, et si *-αία* [aja] a été lu ou aperçu par le graveur comme une seule syllabe, celui-ci n'a donc pas senti le besoin d'écrire le point.

Peut-être cette explication ne pourra pas être universellement acceptée, de toute façon nous croyons avoir montré que la division en lignes ne reflète pas des unités métriques comme on a parfois voulu l'affirmer, mais doit être vue en rapport avec la ponctuation. Celle-ci a plutôt à faire avec les « mots » du texte, mises à part les deux exceptions des vers 4 et 5.

En ce qui concerne le texte, on remarquera qu'il y a tous les éléments essentiels d'une dédicace, et plus en particulier d'une dédicace suite à une victoire sportive : le nom du dédiant avec son patronymique (Κλεόμροτος ὁ Δεξιλάφο), le verbe de la dédicace (ἀνέθεκ[ε]), la déesse à laquelle on fait la dédicace (τάθᾶναι), l'indication de la fonction de ce qui a été dédié

(δεκάταν), la formule de prière (εὐξάμενος). Nous trouvons en plus la mention de la victoire à Olympie (Ὀλυμπίαι · νικάσας) et la spécification que la dîme est la dixième partie des prix (ἄφέθλον). Il y a aussi une brève description de l'objet dédié (peut-être une statue) : *φίσομᾶκός τε πάχος τε*. De plus, dans cette épigramme l'on observe la tentative de créer un lien avec la tradition littéraire : outre que par le mètre, la séquence *μᾶκός τε πάχος τε* peut en particulier rappeler d'autres séquences de même type en poésie, comme *ἀνδρῶν τε θεῶν τε* (A, 544) ou *ἀγαθῶν τε κακῶν τε* (Hésiode, *Les Travaux et les jours*, 669). La mention de la hauteur (*μῆκος*) et de la largeur / épaisseur (*πάχος* ou *πλάτος*) est très usuelle dans des descriptions à caractère technique⁵⁹, à commencer par la description de la massue du Cyclope dans l'*Odyssee* : (ι, 324) *τόσσον ἔην μῆκος, τόσσον πάχος εἰσοράσθαι* « c'était même longueur, à l'œil, même grosseur ».

L'épigramme funéraire CEG 147

La dernière épigramme (CEG 147) que nous présentons est une épigramme funéraire, qu'on suppose provenir de la région de Comiso, une localité proche de Camarine (Sicile)⁶⁰. L'épigramme est datée du deuxième quart du V^e siècle (voir CEG 147 : env. 485-450? av. J.-C., où l'on trouve aussi d'autres hypothèses), mais « *è sicuramente del sesto secolo, magari finale*⁶¹ » (fig. 6) :

CEG 147 = IGDS I : 127

τεῖδε Χοροὶ κα[ῖ] | Ἔλος κεῖ<v>ται θα[v]λάτοιο λαχόντεις
ἀνφοτέρος διὲ καλῶς ηυιὸς ἔθιπασε φίλος.

Ici reposent Chorô et Élos à qui la mort est advenue : leur fils chéri a enseveli l'un et l'autre de belle façon.

Il s'agit d'un distique élégiaque, qui a été partiellement gravé *στοιχηδόν* en six lignes de gauche à droite sur une base de calcaire. Ce texte présente les éléments caractéristiques de l'épigramme funéraire, qui a une structure moins rigide et moins d'éléments fixes en comparaison de l'épigramme dédicatoire : le nom du (ou, comme ici, des) mort(s), une formule

59. On trouve cette union par exemple dans Empédocle (17 D-K, 20) et Hippocrate (par exemple, *De Fracturis*, 13, 38). Gallavotti (1979) a supposé qu'Empédocle s'était servi d'une formule tirée du langage agonistique.

60. Voir Cordano (2002, p. 56).

61. Communication personnelle de Federica Cordano, que nous remercions pour la précision. Elle nous a de même fait part de son scepticisme pour la lecture Ἔλος. La datation du VI^e siècle avait été suggérée par l'*editor prior* Pugliese Carratelli (1943) et elle a été acceptée par Dubois (IGDS I : 127).

qui indique leur repos (τῆδε κείνται) et éventuellement la personne (ici le fils) qui est en charge de la sépulture.

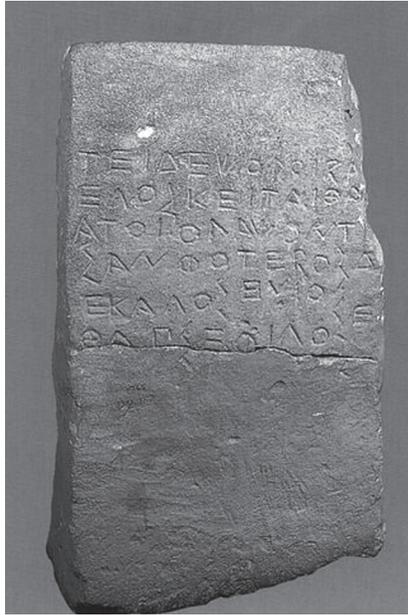


Fig. 6 – Épigramme funéraire. (Museo Archeologico Ibleo)

Ce qui nous intéresse surtout dans cette épigramme est la formule de clôture de l'hexamètre : θα[v]ιάτοιο λαχόντελς. Si le génitif en -οιο lui donne une patine littéraire, en se rattachant à la diction épique⁶², et si le syntagme sonne familier, il nous a été impossible de trouver cette locution dans des textes littéraires. Nous avons pu néanmoins trouver une inscription qui présente la même locution. Il s'agit d'une épigramme sépulcrale (Rome, époque romaine⁶³), qui contient un texte grec en caractères latins :

IG XIV 1612

D(is) M(anibus).

Εὔρεσιν ἐνθάδε γῆ κατέχι θανάτοιο λαχοῦσα[v],
μητέρα τὴν εὔτεχνον⁶⁴ εὐδέμονες, παρόδῃται.

62. Comme le génitif en -οιο, la présence de φίλος pourrait aussi être une réminiscence homérique, comme le veut Loicq-Berger (1967, p. 182).

63. La datation est difficile à préciser parce que nous n'avons pas une bonne description de cette épigramme, qui est très probablement perdue.

64. *Lege* : εὔτεχνον (Welcker *apud* Kaibel).

Aux dieux Mânes.

Ici tient la terre Euresis à laquelle la mort est advenue,
la mère aux bons fils : (soyez) heureux, ô passants.

On observe que l'expression θανάτοιο λαχοῦσα[ν] occupe la même position métrique, en fin d'hexamètre, que la locution θα[ν]λάτοιο λαχόντες dans l'épigramme de Comiso. Comme il est pratiquement impossible d'affirmer qu'il y ait eu un rapport direct entre ces deux épigrammes, il faut supposer soit que toutes les deux aient innové de manière réciproquement indépendante, soit que, plus probablement, l'expression θανάτοιο λαχεῖν était plus répandue dans les épigrammes sépulcrales par rapport à ce qu'on peut voir aujourd'hui. Le problème est donc le même que pour l'épigramme dédicatoire de Nicomachos, avec la différence que dans ce deuxième cas il y a la possibilité de lier le pentamètre final à une tradition littéraire et aussi à un auteur spécifique.

Il aurait été intéressant de savoir quelque chose de plus sur cette épigramme, citée (n. 100, p. 465) par Raffaele Fabretti dans son livre *Raphaelis Fabretti Gasparis f(ili) Urbinae inscriptionum antiquarum quae in aedibus paternis asservantur explicatio* (Rome, 1702). Fabretti cite les schedae Barberinae, qui indiquent que l'épigramme se trouvait dans le Palace Giustiniani à Bassano Romano. Notre tentative de retrouver l'inscription s'est révélée infructueuse.

On peut faire quelques réflexions sur la probable origine de cette locution. Homère nous fournit en effet des contextes funéraires où le verbe λαγγάνω est construit avec le génitif : ε 311 (τῷ κ' ἔλαχον κτερέων «J'eusse alors obtenu ma tombe»); Η 80 = Χ 343 (ὄφρα πυρὸς με / Τρώες καὶ Τρώων ἄλοχοι λελάχωσι θανόντα «afin que les Troyens et les femmes des Troyens au mort que je serai donnent sa part de feu»); Ο 350 (οὐδέ νυ τόν γε / γνωτοί τε γνωταί τε πυρὸς λελάχωσι θανόντα «et même, une fois mort, de ses parents ou parentes il n'obtiendra pas le moindre bûcher»); Ψ 76 (ἐπήν με πυρὸς λελάχητε «quand vous m'aurez donné ma part de feu»). On remarquera la position métrique de ces expressions dans la partie finale du vers (à l'exception du passage de l'*Odyssee*), comme dans les deux épigrammes. Plus tard dans la littérature grecque, parmi les choses qu'on peut obtenir en sort (λαγγάνω), on trouvera des références à la vie et à la mort (au génitif) : διπλοῦ βίου λαχόντες «quand nous avons reçu la seconde portion de notre vie» (E. *Supp.* 1086); τὸ δ' εὐτυχές, οἷ ἄν τῆς εὐπρεπεστάτης λάχωσιν, ὥσπερ οἶδε μὲν νῦν, τελευτῆς, ὑμεῖς δὲ λύπης «l'heureuse fortune consiste à rencontrer ce qui est le plus noble, soit en fait de mort – comme ces hommes – soit en fait de chagrin – comme vous» (Thucydide, II, 44, 1)⁶⁵.

65. Pepe (1952) a voulu reconnaître dans cette locution des traces d'orphisme, mais le lien postulé nous semble très faible.

Conclusions

Au début de notre contribution nous nous sommes proposé d'analyser des inscriptions métriques archaïques qui viennent du monde colonial de l'Italie du Sud ou de la Sicile selon trois aspects : 1) l'importance de la disposition graphique du texte sur l'objet avec la présence éventuelle de la ponctuation ; 2) la définition du rapport intertextuel entre les inscriptions et la tradition littéraire ; 3) la recherche esthétique face aux exigences concrètes de l'inscription.

En ce qui concerne la disposition du texte, la séparation des unités métriques n'est pas un élément pertinent dans les épigrammes *CEG* 392, 394 et 147. C'est seulement dans *CEG* 396 que le texte a été séparé en unités métriques : ce choix ne semble pas correspondre à la volonté de fournir un texte plus facile à lire pour les lecteurs, car l'ordre dans lequel il faut lire les unités sur la stèle n'est pas évident. Dans *CEG* 394 la disposition du texte doit être vue en lien avec la présence de la ponctuation plutôt que comme la volonté d'isoler des unités métriques. Comme dans l'inscription sur la coupe de Nestor, les critères de la ponctuation ne sont pas complètement clairs, et la brièveté de ces textes n'aide pas à les repérer.

Le rapport intertextuel avec les textes de la tradition littéraire est visible dans les choix linguistiques et dans la reprise des formules épiques. Un cas possible de citation (*CEG* 396), toujours avec une adaptation au dialecte local, a pu être reconnu grâce à des innovations lexicales et syntaxiques et peut-être aussi une véritable citation. L'épigramme de Comiso (*CEG* 147) illustre bien le cas de la perte d'une tradition commune : comme le syntagme n'est pas usuel et que les épigrammes appartiennent à des époques très lointaines, il est plus probable d'avoir à faire à une source commune perdue plutôt qu'à des innovations indépendantes. Dès la coupe de Nestor, la tentative de se rattacher à une tradition littéraire (l'épique, l'épigramme, autres sources inconnues) est très claire et forte.

Les exigences concrètes de l'épigramme n'empêchent ni l'originalité ni la recherche esthétique, mais ils semblent poser des problèmes aux poètes, quand il s'agit de faire entrer l'information dans une forme métrique de deux vers : se peut-il que le problème soit plutôt le nôtre ? Par exemple, en partant de la tradition littéraire qui nous est plus familière, nous cherchons dans les épigrammes les mêmes formes métriques que dans celle-ci, mais le fait, entre autres, d'avoir une première partie (en mètre ou en prose, comme dans *CEG* 394) devant les hexamètres (*CEG* 454) ou qui précède le couplet élégiaque (*CEG* 396) ne semble pas relever exclusivement de la coupe de Nestor.

Bibliographie

- CEG I : HANSEN Peter Allan (éd.), *Carmina Epigraphica Graeca saeculorum VII-V a.Chr.n.*, Berlin - New York, De Gruyter, 1983.
- CEG II : HANSEN Peter Allan (éd.), *Carmina Epigraphica Graeca saeculi IV a.Chr.n.*, Berlin - New York, De Gruyter, 1989.
- DGE : Eduard Schwyzer, *Dialectorum Graecarum exempla epigraphica potiora*, Leipzig, Hirzel, 1923.
- DMic. : AURA JORRO Francisco, *Diccionario micénico*, 2 vol., Madrid, Instituto de filología, 1985 (vol. I), 1993 (vol. II).
- IGASMG I : ARENA Renato (éd.), *Iscrizioni greche arcaiche di Sicilia e Magna Grecia. Iscrizioni di Sicilia. I. Iscrizioni di Megara Iblea e Selinunte*, Pisa, Nistri Lischi, 1996.
- IGASMG II : ARENA Renato (éd.), *Iscrizioni greche arcaiche di Sicilia e Magna Grecia. II. Iscrizioni di Gela e Agrigento*, Alessandria, dell'Orso, 2002.
- IGASMG III : ARENA Renato (éd.), *Iscrizioni greche arcaiche di Sicilia e Magna Grecia. III. Iscrizioni euboiche*, Pisa, Nistri Lischi, 1994.
- IGASMG IV : ARENA Renato (éd.), *Iscrizioni greche arcaiche di Sicilia e Magna Grecia. IV. Iscrizioni delle colonie achee*, Alessandria, dell'Orso, 1996.
- IGASMG V : ARENA Renato (éd.), *Iscrizioni greche arcaiche di Sicilia e Magna Grecia. V. Iscrizioni di Taranto, Locri Epizefiri, Velia e Siracusa*, Alessandria, dell'Orso, 1998.
- IGDS I : DUBOIS Laurent (éd.), *Inscriptions grecques dialectales de Sicile. Contribution à l'étude du vocabulaire grec colonial*, Paris-Roma, De Boccard - Bretschneider, 1989.
- IGDS II : DUBOIS Laurent (éd.), *Inscriptions grecques dialectales de Sicile*, t. II, Genève, Droz, 2008.
- IGDGG I : DUBOIS Laurent (éd.), *Inscriptions grecques dialectales de Grande Grèce*, t. I : *Colonies eubéennes. Colonies ioniennes. Emporia*, Genève, Droz, 1995.
- IGDGG II : DUBOIS Laurent (éd.), *Inscriptions grecques dialectales de Grande Grèce*, t. II : *Colonies achéennes*, Genève, Droz, 2002.
- IG XIV : KAIBEL Georg (éd.), *Inscriptiones Graecae XIV. Inscriptiones Siciliae et Italiae, additis Galliae, Hispaniae, Britanniae, Germaniae inscriptionibus*, Berlin, Reimer, 1890.
- LfrgE : SNELL Bruno et alii, *Lexikon des frühgriechischen Epos*, Vandenhoeck und Ruprecht, Göttingen, 1955 (vol. I), 1991 (vol. II), 2004 (vol. III), 2006- (vol. IV).

- ALPERS Klaus, «Eine Beobachtung zum Nestorbecher von Pithekussai», *Glotta*, 47, 1969, p. 170-174.
- BARTONĚK Antonín, BUCHNER Giorgio, «Die ältesten griechischen Inschriften von Pithekoussai (2. Hälfte des VIII. bis VI. Jh.)», *Die Sprache*, 37, 2, 1995, p. 129-231.
- BOWIE Ewen, «Epigram as Narration», dans M. Baumbach, A. Petrovic, I. Petrovic (éd.), *Archaic and Classical Greek Epigram*, Cambridge, Cambridge University Press, 2010, p. 313-384.
- BUCHNER Giorgio, RUSSO Carlo Ferdinando, «La coppa di Nestore e un'iscrizione metrica da Pitecusa dell'VIII secolo a.C.», *Rendiconti dell'Accademia Nazionale dei Lincei*, 10, s. 8, 1955, p. 215-234.
- CORDANO Federica, DI SALVATORE Massimo (éd.), *Il Guerriero di Castiglione di Ragusa : greci e siculi nella Sicilia sud-orientale*, *Atti del Seminario, Milano 15 maggio 2000* (Hesperia 16), Roma, L'Erma di Bretschneider, 2002.
- DANEK Georg, «Der Nestorbecher von Ischia, epische Zitiertechnik und das Symposium», ΣΦΑΙΡΟΣ. Hans Schwabl zum 70. Geburtstag gewidmet, *Wiener Studien*, 107-108, 1994-1995, p. 29-44.
- DEL BARRIO Maria Luisa, *El dialecto euboico*, Madrid, Clásicas, 1991.
- DELL'ORO Francesca, «Zur sprachlichen Bedeutung einer Inschrift für Athena in der Stadt Himera (CEG 392) : das Fehlen der dritten Ersatzdehnung und andere Merkmale des euböischen Dialekts», *ZPE*, 175, 2010, p. 15-19.
- DIHLE Albrecht, «Die Inschrift vom Nestor-Becher aus Ischia», *Hermes*, 97, 1969, p. 257-261.
- EBERT Joachim, *Griechische Epigramme auf Sieger an gymnischen und hippischen Agonen*, Berlin, Akademie, 1972.
- FARAONE Christopher A., «Taking the "Nestor's Cup Inscription" seriously : erotic magic and conditional curses in the earliest inscribed hexameters», *Classical Antiquity*, 15, 1, 1996, p. 77-112.
- GALLAVOTTI Carlo, *Metri e ritmi nelle iscrizioni greche*, Roma, Accademia Nazionale dei Lincei, 1979.
- GENETTE Gérard, *Palimpsestes. La littérature au second degré*, coll. «Poétique», Paris, Seuil, 1982.
- GENTILI Bruno, «La dedica di Kleombrotos di Francavilla Marittima», *Parola del Passato*, 23, 1968, p. 22-24.
- HACKSTEIN Olav, «The Greek of Epic», dans E. J. Bakker (éd.), *A Companion to the Ancient Greek Language*, Malden MA, Wiley-Blackwell, 2010, p. 401-423.
- HEUBECK Alfred, *Schrift, Archeologia Homerica*, III, X, Göttingen, 1979.
- LAMBOLEY Jean-Luc, «La coupe de Nestor. État de la question et essai de mise au point», *Gaia*, 5, 2001, p. 29-39.
- LATACZ Joachim, *Homer. Der erste Dichter des Abendlands*, Düsseldorf-Zürich, Artemis und Winkler, 2003⁴.

- LAZZARINI Maria Letizia, *Le formule delle dediche votive nella Grecia arcaica (Memorie della Classe di Scienze morali, storiche e filologiche, serie VIII, volume XIX, fascicolo 2)*, Roma, Accademia Nazionale dei Lincei, 1976.
- LOICQ-BERGER Marie-Paule, *Syracuse. Histoire culturelle d'une cité grecque*, Bruxelles, Latomus, 1967.
- MORPURGO DAVIES Anna, «Folk-linguistics and the Greek word», dans G. Cardona, N. H. Zide (éd.), *Festschrift für Henry Hoeningwald. On the Occasion of his Seventieth Birthday* (Ars linguistica 15), Tübingen, Narr, 1987, p. 263-280.
- PAGE D. L. «Greek Verses from the Eighth Century B. C.», *Classical Review*, n. s. 6, 1956, p. 95-97.
- PASSA ENZO, «L'elegia e l'epigramma su pietra», dans A. C. Cassio (éd.), *Storia delle lingue letterarie greche*, Milano, Mondadori, 2008, p. 205-230.
- PAVESE Carlo Odo, «La iscrizione sulla kotyle di Nestor da Pithekussai», *ZPE*, 114, 1996, p. 1-23.
- PEPE Luigi, «Tracce di orfismo fra Greco-Siculi del VI secolo», *Giornale italiano di filologia*, 5, 1952, p. 193-197.
- POWELL Barry B., «Why Was the Greek Alphabet Invented? The Epigraphical Evidence», *Classical Antiquity*, 8, 2, 1989, p. 321-350.
- PUGLIESE CARRATELLI Giovanni, «Comiso. Epigramma sepolcrale greco del secolo VI av. Cr.», *Notizie degli Scavi di Antichità* 7, f. 3 (anno 1942), 1943, p. 321-334.
- RÜTER K., MATTHIESSEN Kj., «Zum Nestorbecher von Pithekussai», *ZPE*, 2, 1968, p. 231-255.
- SCHADEWALDT Wolfgang *Von Homers Welt und Werk*, Stuttgart 19593.
- STRUNK Klaus, «Der böotische Imperativ, δίδοι», *Glotta* 39, 1961, p. 114-123.
- THUMB Albert, SCHERER Anton, *Handbuch der griechischen Dialekten. Zweiter Teil*, Heidelberg, Winter, 1959².
- VON MÖLLENDORFF Peter, «Es war einmal... ein Becher des Nestor. Probleme von Intertextualität und Intermedialität am Beispiel des Skyphos von Ischia», dans U. Egelhaaf-Gaiser, D. Pausch, M. Rühl (éd.), *Kultur der Antike. Transdisziplinäres Arbeiten in den Altertumswissenschaften*, Berlin, Antike, 2011, p. 413-433.
- VOX Otto, «Bibliografia», dans G. Buchner, D. Ridgway (éd.), *Pithekoussai*, I, Roma, Bretschneider, 1993, p. 751-758.
- WACHTER Rudolf, «Griechisch χαίρε : Vorgeschichte eines Grusswortes», *Museum Helveticum* 55, 1998, p. 65-75.
- , «Evidence for Phrase Structure Analysis in Some Archaic Greek Inscriptions», dans A. C. Cassio (éd.), *Katà diálekton. Atti del III Colloquio Internazionale di Dialettologia Greca. Napoli - Fiaiano d'Ischia, 25-28 settembre 1996*, Istituto Universitario Orientale, Napoli (= AION Sezione filologico-letteraria XIX, 1997), 1999, p. 365-382.

- , «Griechisch δόξα und ein frühes Solonzitat eines Töpfers in Metapont», dans M. Fritz, S. Zeilfelder (éd.), *Novalis Indogermanica. Festschrift für Günter Neumann zum 80. Geburtstag*, Grazer Vergleichende Arbeiten 17, Graz, Leykam, 2002, p. 497-511.
- , «Inscriptions», dans E. J. Bakker (éd.), *A Companion to the Ancient Greek Language*, Malden MA, Wiley-Blackwell, 2010, p. 47-61.
- WATKINS Calvert, «Observations on the “Nestor’s cup” Inscription», *Harvard Studies in Classical Philology*, 80, 1976, p. 25-40.
- WEST Martin Litchfield, «Bemerkungen zu Versinschriften», *ZPE*, 6, 1970, p. 171-174.
- WEST Stephanie, «Nestor’s Bewitching Cup», *ZPE*, 101, 1994, p. 9-15.